

ZOÉ OLDENBOURG

**QUE NOUS EST
HÉCUBE ?**

ou

**UN PLAIDOYER
POUR L'HUMAIN**

essai

nrf

GALLIMARD

Confession d'un témoin du siècle.

« ... Mais l'une dans le ciel a l'âge que Dieu veut... »
(dit Péguy de sainte Geneviève). L'être qui a vécu plus d'un demi-siècle a tous les âges, avantage immense que les jeunes devraient lui envier. Une surabondance de richesses. Car l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr sont en lui présents avec leurs splendeurs et leurs faiblesses, et, comme le Dieu de Péguy, il n'a qu'à choisir. Il a gardé intacts les émerveillements et curiosités de l'enfance, les enthousiasmes et les angoisses de l'adolescent, la soif d'action de la jeunesse, le lucide enracinement dans la vie de l'âge mûr, et rien de cela ne lui sera enlevé.

Que les jeunes fiers de leur jeunesse et inquiets de la perdre (car elle dure peu) se rendent bien compte que *tout* est gain dans la vie – au moins s'ils ont une tête et un cœur – car que croient-ils être ? Peau et muscles ? Seul Narcisse se noie en contemplant sa propre image.

Le rêve séculaire de l'être humain était : ...il vécut très vieux et vit les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération. Là, il devenait l'homme parachévé. Si ce n'est pas toujours le cas, pour les personnes très âgées, du moins peut-on en rêver.

Ah! mais voyez Booz : « Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand. » « ... Dans les yeux d'un vieillard on voit de la lumière... »

Je ne prétends pas encore (j'en suis loin) à cette sorte de grandeur. Un être sans âge défini, à visage qui, selon les jours, oscille entre la cinquantaine et la soixantaine. Un faible déclic de la mémoire, et je me retrouve âgée de cinq ans – ou de quinze ans.

La mémoire est notre plus grande richesse. Sans doute faut-il savoir la cultiver : garder les yeux ouverts, et se méfier de l'imagination et du « *wishful thinking* » ; poser des jalons sûrs, posséder assez d'amour de la vie pour enregistrer fidèlement chaque impression nouvelle. Pour moi, rien n'a paru plus cruel que l'oubli.

Ce livre que j'écris est de caractère strictement personnel : la vision du monde d'un être qui a beaucoup vu, beaucoup appris et peu oublié. Appris non dans des livres, mais dans la lutte corps à corps avec une vie souvent dure, et dans l'exercice d'un métier dur également. L'individu créateur vit sur deux plans, il se forme et se forge par le contact incessant avec une matière qu'il doit dompter ; son rôle est d'arracher sans cesse, du néant, des formes et des structures nouvelles. Et cette fonction de faire de l'être avec du *non-être* lui donne une vision très particulière de la condition humaine.

C'est un bonheur : avoir beaucoup vu. Qui sait si les très jeunes qui méprisent les « croulants » (ceux qui ont plus de quarante ans) ne sont pas en secret jaloux de ces yeux aiguisés, rodés par les images vivantes de tant d'événements, de tant de spectacles voire de modes de vie qui, pour eux les jeunes, ont

le prestige d'un passé quasi légendaire?... À vrai dire, ils ne s'y intéressent peut-être pas, cela ne les concerne plus, mais, rien à faire – l'homme mûr a passé par la « guerre », et par l'« avant-guerre », les plus âgés ont même connu l'« autre guerre » et l'époque qui l'a précédée; il en est encore qui se souviennent de 1900. À quelle série de changements profonds ces aînés n'ont-ils pas dû s'adapter, quelle capacité de jugement n'ont-ils pas acquise? « Si jeunesse *savait*. » Ceux-là (au moins témoins des années 20 ou 30) savent beaucoup. De nos jours, ils sont les témoins d'un autre monde. Il est devenu banal de dire qu'en moins d'un demi-siècle la vie des sociétés humaines a plus changé qu'elle ne l'avait fait en mille ans et davantage. L'homme, lui, n'a pas changé.

Dans trente ans ou quarante ans les témoins du grand changement auront disparu – et combien de bibliothèques survivront encore?

Bref, à un âge où je suis encore loin d'être prête à déposer mon bilan, je tente, pour moi-même et pour d'autres, de dresser un constat personnel de ce que la vie m'a appris – et ce livre est un cri d'alarme parmi beaucoup d'autres (trop facile, hélas). Mais en l'écrivant je fais acte de foi, voire d'espérance. Nous ne sommes pas morts, oh! non, trop tôt pour sonner le glas.

« Sauver ce qui peut être sauvé? » Phrase utilisée si souvent lors de grands bouleversements, phrase équivoque. Elle peut évoquer la nécessité de compromis et de résignation. Elle peut aussi désigner une volonté de lutte tenace, avec un regard lucide sur les menaces et peut-être sur les promesses de l'heure présente.

Nous voyons qu'il est infiniment plus facile de détruire que de construire. Et qu'une décennie peut annihiler (en apparence) l'œuvre de vingt siècles. Peut-être n'est-

ce en effet qu'une apparence? Le cerveau de l'homme est à peu près le même qu'il y a dix mille ans, les divers « lavages de cerveau » ne sont peut-être (encore) qu'une opération superficielle?

*... Et tout pour rien! Pour Hécube!
Que lui est Hécube, ou lui pour Hécube,
qu'il pleure pour elle?*

(Hamlet, acte I, scène 11)

I

La dimension humaine

Paroles de l'éternel franc-tireur, qui, s'étant toujours refusé à tout embrigadement, ne peut parler qu'en son propre nom, et pourquoi pas ? Lançons-nous dans les grands sujets. Il serait temps. Je préviens : je ne suis pas une scientifique ni une philosophe ; mes connaissances sont celles de l'« honnête homme », avec une formation d'historien, mais mon métier n'est pas celui de l'historien.

Je suis romancier par tempérament, et le romancier s'exprime mieux dans la fiction pure que dans des essais, mémoires, et autres formes subalternes de l'écriture.

Et pourtant, le jour peut venir où il a, aussi, la volonté de dire ce qu'il pense (lui, et non ses héros) sur les grands problèmes de la condition humaine. Car, loin d'être comme l'oiseau qui chante, il traduit dans ses romans une vision personnelle de l'univers.

Donc, mettre les points sur les *i*.

Les Enfers. Ils sont tous présentés comme un éternel recommencement. *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*. Des trois parties de *La Divine Comédie*, *L'Enfer* reste le plus lisible, parce que le plus dramatique ; pour Dante, oui. Dante ne fait que passer. Les damnés,

même dans les souffrances les plus atroces, périssent surtout d'ennui. Être obligé de rester pour toute l'éternité dans un lac de glace et y ronger le crâne de son ennemi... le comte Ugolin eût sans doute préféré un supplice plus cruel encore mais qui rompît l'inexorable monotonie de sa condition. Les amants sont emportés dans un éternel tourbillon, l'un à l'autre enchaînés – lassés à mourir, mais non, aucune mort possible. La répétition indéfinie est la fin de tout.

Donc, notre raison de vivre est l'espérance. Car tous les enfers imaginés par les mythologies et par les poètes sont des images tirées de notre vie terrestre, figées dans un temps réduit à une répétition sans fin. Tant qu'il y a espoir de changement, il y a de la vie.

J'espère voir le soleil se lever demain.

Il en est tant, aujourd'hui vivants, qui ne le verront pas.

L'enfant se sent éternel. Nous n'avons jamais vraiment dépassé l'enfance. Nous sommes éternels en droit sinon en fait.

Éternels ou immortels? Au fait, personne ne semble aspirer à l'immortalité – sur cette terre. Au contraire : bien des contes *populaires* – ou, par exemple, le roman philosophique de Simone de Beauvoir *Tous les hommes sont mortels* – dépeignent une telle immortalité comme le pire des malheurs. *Mortel* est synonyme d'*humain*. L'homme se veut mortel et immortel à la fois.

Il aime tant la vie qu'il la prolonge indéfiniment dans des univers inconnus où il va pénétrer après l'inévitable mort; il le fait avec une conviction profonde que jamais aucune preuve, ni même aucun indice raisonnable ne sont venus étayer. « Je pense donc je suis. » *Je suis* semble être une affirmation de pérennité. Depuis que

l'homme existe, il a conscience de cette pérennité fictive, et déploie une somme incroyable d'énergie, d'ingéniosité, à se préparer une vie heureuse après la mort. De la préhistoire humaine, les tombes sont les vestiges les plus fréquents, les plus éloquents. Nos ancêtres croyaient bel et bien à une survie, parfois très prosaïque, on entourait le défunt de tout ce dont il pouvait avoir eu besoin pendant sa vie, on allait jusqu'à immoler, près des corps des grands chefs, leurs chevaux, leurs femmes, leurs serviteurs, on les enterrait avec leurs chars, leurs lits d'apparat, leurs bijoux, leur vaisselle... Pour quoi faire? L'inutilité de tels sacrifices devait sembler évidente.

Quelle foi animait ces hommes, pas plus naïfs que nous, sans doute, et tout aussi capables de distinguer un cadavre décomposé d'un corps vivant? Le défunt *vivait* toujours, non pas sous forme d'esprit désincarné – mais bel et bien tel qu'il fut dans sa vie, laquelle vie était censée se perpétuer au creux d'un tunnel ou d'une pyramide, en principe inviolables, refermés sur le mystère de la mort-vie.

Éternité. Nous l'avons vu, les Enfers étaient imaginés comme la répétition stérile de la même expérience, fastidieuse ou douloureuse : la punition des fautes était la continuation indéfinie du Temps. Le bonheur – ou Paradis – paraît être l'abolition du temps, sinon toujours de l'espace. Car le séjour des bienheureux, représenté comme une contemplation incessante de splendeurs célestes, risquerait (pour notre imagination) d'engendrer l'ennui s'il n'était pas évident que la durée, le temps, les siècles, les millénaires n'ont plus aucune réalité.

Le bonheur parfait est conçu comme la destruction du temps. À noter le défi de Faust :

« *Werd'ich dem Augenblicke sagen
Verweile doch, du bist so schön!...* »

(si jamais je dis à l'instant qui passe :
dure encore, tu es si beau!

Faust, l'homme qui lutte et qui cherche, refuse sur terre l'idée tentatrice d'une joie parfaite durable. La brièveté des instants de joie pure est toujours si douloureusement ressentie que le Paradis ne peut être imaginé que comme le Temps à jamais arrêté sur un tel instant.

Car au fond de nous-même vit l'inguérissable désir de ces joies trop brèves que nous reconnaissons comme notre héritage légitime dont un destin injuste nous prive. Péché originel, ou colère des dieux, ou imperfection du monde d'ici-bas... On imagine assez bien l'Enfer, non le Paradis – Paradis dont quelques peintres nous ont donné des images d'une bouleversante pureté, ou dont la musique nous évoque l'existence. Mais ce ne sont, dans notre vie, que de brefs éclairs, imaginer que cet éclair dure une éternité est au-dessus de nos forces.

Si bien que des mythologies antiques ont, aussi, cherché à traduire cette béatitude en images singulièrement matérielles : festins joyeux, ou – chez les Germains – heureux combats, tournois sans vaincus ni blessés... Les paradis chrétiens sont musique, chants et lumière. Voyons la description de la Jérusalem céleste dans l'Apocalypse selon saint Jean – fulgurante beauté de cette ville rachetée dont les portes sont des gemmes précieuses – et le soleil et la lune ont disparu, car Dieu est la seule Lumière.

Le Soleil et la Terre ont disparu – le temps aussi. La création passée par le creuset des malheurs est fondue en un bloc de lumière pure, plus rien à attendre

ni à désirer. L'Œuf originel, la plénitude sans défaut. Tel est aussi le Nirvana des religions orientales.

Et sans doute, dans la conscience, ou le subconscient, de tout être humain, une vague notion de cette réalisation d'un amour total reste attachée à l'avenir qui nous attend après la mort. On reviendra « dans le sein du Père », « nous connaissons comme nous sommes connus » – nous saurons tout, toutes les larmes seront essuyées... « nous nous reposerons! nous verrons le ciel en diamants! ». « C'est la mort qui console, hélas, et qui fait vivre. »

*Quel bonheur a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Pas de pain quelquefois et jamais de repos,
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts
Les créanciers et la corvée...*

Eh bien, non, la mort n'est là que pour le forcer à redresser son dos brisé, pour reprendre sa tâche, pour survivre.

« Tout le monde veut aller au ciel mais personne ne veut mourir. »

Le Paradis est logé tout au fond de nos cœurs, dernier trésor, ultime recours, flamme douce sans laquelle, sans doute, il nous serait impossible d'accepter notre condition de mortels. Mais incroyablement peu nombreux sont ceux qui lui font confiance, ceux pour lesquels elle brille comme le soleil.

*Elle est retrouvée
Quoi? l'Éternité.*

Dans de brefs instants d'éblouissement. On cite le cas de martyrs se précipitant joyeusement dans les flammes, de saints qui mouraient le visage rayonnant de bonheur. Un cas sur un million. On cite aussi de petits enfants mourant « en odeur de sainteté » : pure ignorance confiante, ou véritable expérience d'éternité retrouvée, qui le saura? L'homme ne veut pas mourir, et sent obscurément que le Paradis, si Paradis il y a, n'est pas tout à fait pour lui. Il l'espère, comme on espère gagner à la loterie, mais il est inimaginable. On imagine beaucoup plus facilement l'Enfer.

On l'imagine si bien que les religions orientales l'ont tout simplement situé (en partie du moins) sur la terre même que nous habitons, l'enfer est la suite indéfinie de réincarnations dans une vie pleine de douleurs et d'incertitude, suite d'avatars au cours desquels l'âme n'en finit pas de payer sa dette, et d'accumuler des dettes nouvelles. Les théologies occidentales et méditerranéennes prévoient soit une éternité de malheur, soit une longue période d'expiation.

Car on ne veut pas mourir. « ... *For who would bear...* », etc. (Hamlet). Qui supporterait, dit-il, les horreurs de la vie d'ici-bas s'il ne craignait, en mourant, de tomber de Charybde en Scylla? La mort fait si peur que nous l'avons baptisée enfer. « Chercher des maux inconnus. » Le fait singulier que l'homme a toujours cru à une survie a, de nos jours, fait place, toujours davantage dans les pays à niveau culturel élevé, à un scepticisme total, voire à la négation passionnée de toute possibilité de survie. Cela, depuis le xix^e siècle. Époque du triomphe, dans les milieux intellectuels, d'un scientisme primaire : seul existe ce qui est visible et prouvable.

Attitude déjà adoptée par les stoïciens, et même en

partie par Descartes; elle ne résout aucun problème mais du moins nous met en garde contre le danger de croire en ce qui est faux. Et, au fait, nous rendons-nous assez compte de cette admirable propriété de l'esprit humain qui fait, que l'homme, même stupide, même malhonnête, garde en lui un si fort besoin de vérité qu'il ne consentira jamais à croire en un mensonge, ce mensonge lui fût-il agréable?

Il nous semble assez aberrant, aujourd'hui, de croire que notre être, après la mort, connaîtra un sort meilleur si notre corps a été vidé de ses viscères, plongé dans des aromates, entouré de bandelettes, enfermé dans un cercueil de bois lui-même enfermé dans un sarcophage, le sarcophage enfermé dans une salle peinte et ornée pleine d'objets précieux – la chambre fermée par dix portes dans le creux d'une immense pyramide... Quelle éternité glorieuse les pharaons se préparaient-ils ainsi? Le mort – pour être reconnu des dieux? pour ne pas s'oublier lui-même? – était accompagné d'effigies funéraires reproduisant ses traits avec une vérité scrupuleuse : il importait, il importait plus que tout au monde, que le mort entrât dans l'éternité en tant qu'individu unique et irremplaçable, qu'il demeurât à tout jamais ce qu'il fut sur terre; la conservation du corps était une des garanties contre de possibles désintégrations de la personnalité.

Si les Égyptiens, grâce au niveau élevé de leur art et de leurs techniques, ont pu plus qu'aucun autre peuple antique témoigner pour cette volonté de conservation du *moi* humain, les plus humbles tumulus ou les tombes préhistoriques montrent déjà cette volonté : le mort orné, entouré d'objets familiers, personnalisé, identifiable autant que le permettaient ses encore modestes capacités

d'expression, se présentait devant les dieux tel qu'il a vécu sur terre, ô qu'ils ne commettent pas l'erreur de le prendre pour un autre!

Nous avons une passion pour notre immense et unique Moi, grain de sable perdu parmi combien de milliards d'hommes qui vivent depuis quelque demi-million d'années sur la terre (ne parlons pas des australopithèques, nous ne connaissons rien d'eux, pensons aux premiers dont les tombes ont été retrouvées. Des tombes, témoignage de la volonté farouche de survie).

À vrai dire, seuls les grands et les puissants s'offraient ce luxe – non que les pauvres ne l'eussent pas, eux aussi, désiré. Le tumulus et la pyramide, les mausolées et les chapelles funéraires témoignent, il va de soi, d'un désir de vivre, aussi, dans la mémoire des hommes.

Promus au rang de demi-dieux, les Héraclès, les Orphées, les Ulysses... ont traversé les siècles, réapparaissant sans cesse sur les frises des temples et les flancs des vases, et revivant dans des histoires chantées et écrites. « Un chien vivant vaut mieux qu'un roi mort » (Ecclésiaste). « Une vie misérable est préférable à une mort glorieuse » (Euripide). Dans les Enfers, Achille, mélancolique, confie à Ulysse qu'il eût mieux aimé être un pauvre berger et voir encore le soleil. Si ardent est l'amour de la vie, et du soleil vu par nos yeux qui ne seront jamais ceux d'un autre, si ardent est cet amour que rien ne peut consoler l'homme de ne pas vivre – sinon peut-être la joie d'être assis dans l'Olympe à la table des dieux.

Et comment ne le souhaiterait-on pas? C'est notre droit naturel. Nous y avons toujours cru, en dépit du témoignage irréfutable de nos sens et de notre raison, parce qu'il nous semble que ce qui *est* – ce qui possède

au plus haut degré la qualité d'*Être* – ne peut pas brusquement trahir son essence à la faveur de quelque banal accident de la circulation.

« Le dernier ennemi vaincu sera la mort », dit saint Paul. Seuls les hommes sont mortels, on ne dit pas un « mortel » pour un cheval. Il n'y a de mort que là où il y a certitude et conscience de vivre, le vrai nom de la mort est l'amour de la vie. Dans le drame cosmique dont l'homme se voit le centre et l'acteur, la Mort fait figure d'un mystère, ou d'une épreuve, non d'une fin absolue – laquelle paraît inconcevable.

Pourquoi se sont-ils inventé des Enfers? Pour avertir les pécheurs : attention, de vos crimes vous serez punis après votre mort? Ou les amères expériences de la vie leur ont-ils fait croire qu'il y a peu de chances que l'au-delà soit toujours rassurant? Dans les Enfers les quarante-neuf Danaïdes se courbent pendant des milliers de siècles sous le poids de lourdes cruches d'eau qu'elles déversent dans le tonneau percé suspendu au-dessus d'un gouffre, puis reviennent chercher encore de l'eau, et, en file indienne, reviennent, toujours courbées, vers le tonneau – tandis que Sisyphe bande ses muscles, halète, transpire, rugit sous l'effort, pour pousser vers le haut de la colline son gros rocher, tout en sachant que le rocher retombera, et qu'il faudra courir en bas et recommencer. Et il est étrange qu'Albert Camus, dans un livre d'un déchirant pessimisme, ait assimilé la condition humaine à celle de Sisyphe. Il croyait donc à l'enfer? La vie, disait-il, est bien l'enfer? Le supplice de Sisyphe et des Danaïdes est dans l'inutilité totale de l'effort. Pour les Anciens, seule une âme criminelle pouvait mériter un tel traitement.

Car l'homme n'accepte pas la Mort. Il n'accepte pas

non plus l'injustice. D'ailleurs, la mort est la suprême injustice, donc elle ne peut exister vraiment.

« Buvons et réjouissons-nous car demain nous mourons. »

« Que tu crèves aujourd'hui et moi demain. »

« ... Mais quand l'univers entier l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt... Toute notre dignité consiste donc en la pensée... Appliquons-nous donc à bien penser, voilà le principe de la morale. » La réflexion sur le roseau pensant est d'un poète, non d'un savant. En quoi est-il important d'être plus *noble* que l'univers, et à quoi nous avance notre *dignité*, et que faut-il entendre par la *morale*?

Il sait qu'il meurt – et après? il n'en meurt pas moins. Et d'ailleurs, de nos jours, on ne tient pas tellement à savoir qu'on meurt, on envie plutôt ceux qui meurent sans savoir ce qui leur arrive. On refuse cette « noblesse » tenue pour évidente par Pascal parce que l'idée du néant – de la disparition totale de notre être conscient – est plus effrayante que la pensée d'un somme toute problématique enfer. Du reste, croyant ou non, l'homme a toujours vu dans la mort le pire des maux – sauf cas exceptionnels. Que viennent faire là dignité, noblesse et morale?

L'homme n'est pas Sisyphe. Pour Sisyphe, la seule attitude digne eût été de s'asseoir et de se croiser les bras. L'être humain, qui en général a un sens assez fort de sa dignité, qui est par nature actif et inventif, croit son action éminemment utile. Il serait donc – comble d'humiliation! – un Sisyphe qui ne sait même pas que ses efforts sont vains?

ZOÉ OLDENBOURG

Que nous est Hécube ?

ou

Un plaidoyer pour l'humain

L'essai que propose aujourd'hui l'auteur de *La Pierre angulaire* et de *La Joie-Souffrance* se nourrit d'une somme d'expériences vécues au jour le jour et saisies dans la trame du temps qui passe. Zoé Oldenbourg apporte sa caution de romancière, d'historienne et de femme en se défendant toutefois d'être « philosophe » au sens banal du terme.

En six chapitres d'une grande lucidité (I. La dimension humaine. II. Les fausses fenêtres. III. Ce qui n'est pas perdu. IV. Beauté. V. Malheurs et grandeurs de l'*homo faber*. VI. Retrouver le visage de l'homme), elle aborde le problème de la langue — si vif pour tout écrivain —, de la religion, du progrès, de la Beauté galvaudée par l'époque, de l'*homo faber* et son instinct de création indéracinable, enfin de l'écriture dont l'exercice est ardu sous l'apparence de la facilité la plus conventionnelle.

Ce « plaidoyer pour l'humain » est un cri d'alarme. En tant qu'écrivain l'auteur y évoque la nécessité vitale qu'est pour l'homme l'univers du Mythe et de l'Imaginaire, ensemble d'images signifiantes à travers lequel l'Homme apprend à se chercher et à se comprendre.

Zoé Oldenbourg, dont on connaît les romans sur le Moyen Âge et les essais historiques, a publié deux ouvrages de caractère autobiographique, *Visages* d'un autopsotrait et *Le procès du rêve*, un roman, *La Joie-Souffrance*, et une pièce de théâtre, *L'évêque et la vieille dame*.



9 782070 700981



84-II A70098 ISBN 2-07-070098-4

73 FF tc